

Soyons juste, le désert culturel du barnum médiatique ordinaire est sauvé du désastre par la présence de quelques oasis. On s'y abreuve de calme et d'attention à l'autre. On y oublie ce tintamarre de sottises claironnantes, des roulements de tambour, des redites et des rigolades appliquées. Ouf ! C'est d'abord à France Culture et à Arte que l'on pense. On s'y réfugie souvent ces temps-ci, tant le reste devient exaspérant. (...) Comment mieux définir ce que l'on trouve dans ces oasis, et qui fait défaut ailleurs ? Du calme, on l'a dit, mais pas seulement. Parlons plutôt d'une confiance faite à l'intelligence humaine, d'une pratique de ce que le philosophe Habermas appelle « l'éthique de l'argumentation ». (Jean-Claude Guillebaud)

Une vie réussie est un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr. (Alfred de Vigny)

Une nouvelle tyrannie invisible s'instaure, parfois virtuelle, qui impose ses règles de façon unilatérale et implacable, au mépris de la souveraineté des États (...) alors que la personne humaine possède des droits inaliénables dont elle ne peut être privée au gré de certains, et encore moins au bénéfice d'intérêts économiques. (Jorge Mario Bergoglio, dit "Pape François")

Plus le visage est sérieux, plus le sourire est beau. (Chateaubriand)

Ton allure plus étudiée que négligée provoque ; et si tu ne cherches pas à plaire, tu t'évertues à ne pas laisser indifférent. (Nathalie Loiseau à propos de Lisbeth Salander, l'héroïne de *Millenium*, de Stieg Larsson; mais cela peut s'appliquer à pas mal de monde...)

La culture audiovisuelle est comme la mémoire d'un ordinateur qu'on vidangerait chaque soir. (Serge Daney)

La liberté n'est pas à craindre tant qu'elle n'a pas à craindre pour elle-même. (Émile de Girardin)

La religion constitue une insulte à la raison. La raison c'est le propre de l'homme, l'essence même de l'humanité. Donc, la religion, loin d'être un humanisme, est l'ennemie de l'humanité. CQFD.

Je suis une bête. Je sais bien que ceux qui me connaissent, ou qui pensent me connaître, ne le croiront pas. Mais c'est ainsi: je suis une bête, un grossier et un chouïa despote et pas mal impoli. Je peux l'être, beaucoup. Je l'ai été. Mais quand je l'ai été, je n'ai pas aimé. Je l'ai regretté. Je me suis senti mal et, qui plus est, je n'ai pas atteint mes objectifs. C'est pourquoi je me retiens. J'ai appris à me retenir. À me censurer, si vous voulez. C'est le prix de l'éducation: nous nous retenons, nous nous jugeons, nous nous censurons, et cet exercice de mesure et retenue est une condition de potentialité, peut-être la condition indispensable pour la création d'espaces de dialogue et de coexistence. L'auto-censure est donc un élément de base de la civilité. Surtout si nous la pratiquons sans renoncer à l'ironie, qui vient tout nuancer. Je pense que m'exercer à la retenue et à l'ironie m'a permis de devenir une personne d'ordre. J'en suis modestement fier. C'est pourquoi je n'aime pas non plus que quiconque essaie de me faire taire. M'impose le diktat de n'importe quel politiquement correct et, encore moins, le moindre début de censure. Je conçois la retenue et l'auto-censure comme une partie inaliénable de l'exercice de la liberté: je décide librement à chaque instant que taire et que dire et comment le dire. Dire toujours tout et le dire n'importe comment ne me rend pas plus libre; mais je suis libre de dire ce que j'ai envie de dire et ce que je crois devoir dire, et de le faire quand je le juge opportun et de la façon que je juge opportune. Je m'auto-censure donc, parce que cela est bon pour moi et pour l'acte de communication que je veux construire. Je n'ai jamais été lecteur de Charlie Hebdo (...) mais je trouve salutaire qu'il existe. Je suis convaincu que le trait gras, la paillardise, la boutade et la grossièreté sont essentiels. Même lorsque elles prennent des formes irrévérencieuses, folles et stupides (...) qui m'offensent et me dérangent profondément. Car cela nous aide à nous maintenir éveillés et à stimuler le regard critique. Contre soi-même, si nécessaire. Parce que cela nous aide à découvrir les limites de ce que nous considérons acceptable, les limites du respect que nous voulons pour nous-mêmes et, par conséquent, de façon cohérente, que nous défendrons pour les autres. Parce que cela nous aide à ne pas succomber à l'esprit de "moutonisme" et d'acceptation des topiques. Et parce que tout cela, nous l'obtenons grâce à l'arme de la parole et de l'humour. Avec des outils intellectuels. Les plus puissants dont on puisse disposer contre

l'intolérance et la violence. Après tout, les seuls que nous ayons vraiment. Les seuls -disons-le en employant un topique- à moins que nous soyons prêts à céder la force de la raison à la raison de la force. La violence ne donne jamais raison: elle peut la remplacer lorsqu'elle la chasse. Et c'est alors que nous nous déshumanisons pour devenir des monstres ou des machines. (Oriol Izquierdo)

Il y a eu 93 cas de suicide en 2014 dans les prisons françaises, soit à peu près sept fois plus que parmi la population générale. À quoi bon avoir supprimé la peine de mort si la prison s'avère à ce point mortifère ?

L'islamophobie (...) criminalise un large éventail d'ethnies ou traditions culturelles que nos préjugés confondent allègrement: arabes, juifs arabes, chrétiens arabes, kurdes, amazighs, turcs... tous dans le même sac! Comme, par exemple, avec le policier assassiné à Paris qui fut tout de suite désigné comme étant musulman à cause de son nom. Comment savait-on qu'il professait cette religion? La réponse, tout le monde s'en fout ! Et les vieux fantasmes reviennent en force, avec l'aimable soutien des fanatiques d'Al-Qaïda, État Islamique et compagnie. Par la grâce des grands médias, on passe sous silence qui les a armés en Afghanistan, au Pakistan, en Syrie. On passe sous silence que la population, la culture et le patrimoine des pays de tradition islamique constituent la cible principale de cette horreur. Il suffit de rappeler que peu après les infâmes attentats contre Charlie Hebdo, environ deux mille personnes mouraient au Nigéria dans un massacre perpétré par Boko Haram. Dans ce cas, aucun des chérifs globaux n'a pris l'avion en direction de Lagos pour manifester. C'est ce que disait Galeano : les pauvres valent moins que la balle qui les tue. (Xavi Sarrià)

Cela ne m'étonne pas que le coq soit le symbole de la France : c'est le seul animal capable de chanter les pieds dans la merde. (Coluche)

Il faut continuer à solliciter ce qui nous échappe sans avoir le sentiment d'avoir pu trouver la conclusion, parce qu'à ce moment-là on ferme artificiellement quelque chose, et des fantômes viennent nous hanter. (Lacoue-Labarthe)

Extrait d'un débat entre le *Nouvel Obs* (NO) et Régis Debray (RD) :

-RD : Le remplacement des lettres par des nombres et l'idée qu'à toute expression doit correspondre une valeur chiffrée, que ce soit en taux, en score, en performance ou en part de marché, c'est quelque chose de sidérant. Est-ce l'illusion économique qui a stérilisé la politique ? Ou la politique est-elle tellement stérile qu'il ne nous reste plus que l'économique ? En tout cas, il y a un cercle vicieux qui fait que nos dirigeants sont devenus des comptables. On m'a fait une adolescence politique, on me fait une vieillesse économique. Ça me fait rire, et un peu pleurer aussi. C'est un changement radical de référence. (...) Au fond, on se demande si une personnalité originale peut encore surgir dans le forum ou la foire actuelle. Les contraintes et les contrôles (sondages, communicants, marchés, Bruxelles, etc.) sont tels que seul le médiocre, le falot ou le docile peuvent s'y tailler une place.

(...) Nos connards d'antimarxistes professionnels, excusez-moi, ont ouvert la porte au pire. On a eu deux catastrophes silencieuses depuis trente ans : l'effacement du Parti communiste et celui de l'Église catholique –c'est la même chose, d'ailleurs-. Parce que c'était tout de même deux encadrements qui permettaient l'intégration des marges et des immigrés et dont la seule présence donnait un peu de pudeur à la loi du fric et aux bourgeois déculturés. Le prêtre-ouvrier façon Jean-Claude Barreau et le militant syndicaliste. L'immense travail qu'a fait la mouvance communiste (associations de jeunesse, centres culturels, presse militante, « Vaillant » avec Pif le chien, TNP, etc.) a permis l'extension du domaine de la République vers des couches sociales qui lui étaient étrangères. Quand vous étiez paumé en banlieue en 1950, vous vous disiez : bon, je vais voter communiste, dans vingt ans on sera au pouvoir. Aujourd'hui, qu'est-ce que vous pouvez vous dire ? Chacun pour soi, comme dans un naufrage. Avec son business, ou avec son petit réseau de cinglés. Ou les deux ensemble.

-NO : L'engagement pour la Syrie ou l'Irak tiennent lieu de nouvelle échappatoire pour certains. Dans un des textes de ce recueil, vous comparez au passage audacieusement la situation des jeunes djihadistes qui s'embarquent aujourd'hui pour ces destinations sanglantes à celle du jeune révolutionnaire que vous fûtes

- RD : On allait vers l'homme, tandis qu'eux vont vers le ciel. On allait vers l'avenir, eux vont vers le passé. Pulsions de vie contre pulsions de mort. On régresse. Le lumpen à l'abandon caricature et inverse l'engagement révolutionnaire d'hier. Pourquoi ? Les âmes bien nées ont toujours eu besoin d'une « cause » et de risquer leur vie pour elle. Or il n'y a plus d'offre nationale de ce côté-là (mourir pour un point de croissance, c'est un peu mince) et l'Europe à la Jean Monnet, comme mythe de convocation, a fait pschitt. Restent les appels à l'exotisme. Ajoutez l'attrait de la guerre et des armes, l'ennui du train-train et la recherche de l'absolu. Plus une vision du monde qui divise l'humanité entre ceux qui ne sont rien, les incroyants qu'on peut tuer à loisir, et les élus. Le contraire de la fraternité. Nous n'étions pas des évangéliques, mais nous avons beau être qualifiés de « terroristes », un attrape-tout qui a beaucoup servi, le fait de prendre des civils en otage ou d'abattre des prisonniers, c'était impensable. (...)
- NO : Pourquoi est-ce que nous n'arrivons plus en France à mobiliser notre passé prestigieux et nos mythologies autrement que sur un mode muséal ?
- RD : (...) Qu'est-ce qu'une nation ? C'est une fiction qu'on accepte parce qu'elle nous augmente. L'histoire s'en allant, ne nous restent que des mémoires, parcellaires et antagonistes. On est passé de la molécule aux atomes. Ça se paie.
- (...) J'ai découvert il y a quarante ans, en me baladant dans le monde arabe, que les fondamentalistes à l'université prospéraient dans les facs de sciences et de techniques, et non de lettres. Partout, en Inde comme en Israël, comme en Amérique. La modernisation techno-économique déclenche une régression politico-culturelle. Comme le nuage porte la pluie, la fin de la politique comme religion (ce qu'elle fut en France depuis 1789) entraîne le retour des religions comme politique. Le tout-économie, dont le tout-à-l'ego est un effet parmi d'autres, accélère ce mouvement de balancier jusqu'à la folie. Il y a une sorte de cercle vicieux entre le désert des valeurs et la sortie des couteaux. Entre la dévaluation de l'État et le retour au tribal, le repli sur les périmètres de sécurité primaires : le clan, la famille, le terroir, la réfédéralisation du paysage.

La « secte » littéraire, c'est 10.000 personnes. Au-delà, c'est un malentendu. Ou un opportunisme. (André Malraux)

Il n'y a rien de pire que l'ignorance lorsqu'elle perçue comme une connaissance. (Sophie Makariou)

A quoi s'accrocher? A une proposition modeste: la société ouverte a été frappée. Elle doit répondre en tant que société ouverte. Par le retour du politique. La farouche dépolitisation des dernières décennies: le consensus mou et la promotion du consommateur materné par le spectacle, cette dépolitisation doit cesser. La première tâche est de remettre le conflit politique et la guerre des idées au cœur de l'espace public. Une politisation inédite, selon des lignes de partage à inventer, où le référent culturel est de nouveau présent. (Omar Saghi)

Des affirmations extraordinaires nécessitent des preuves extraordinaires. (Carl Sagan)

J'aime ce mot « populicide » que l'on n'utilise pas ou plus, et qui qualifiait à l'époque de la Révolution française tous les ennemis du peuple. La disparition d'un mot dans le dictionnaire nous laisse toujours veuf de l'idée qu'il portait... Gageons que l'augmentation des faits et gestes populicides, et des gens populicides, des politiques populicides correspond à l'effacement du terme et à la vérité probable d'un coup d'État réussi contre le Peuple. Je pose l'hypothèse que les utilisateurs les plus fréquents des mots démagogie et de populisme entretiennent une relation particulière avec les populicides au travers des âges. Que l'insulteur renseigne beaucoup plus sur lui-même que sur l'objet de sa vindicte. Qu'il trahit ainsi bien souvent son appartenance au camp des assassins du Peuple qui, se réclamant de lui pour mieux masquer son forfait, n'a de cesse de lui confisquer la parole ou de lui enlever les armes de la main pour l'inviter à faire confiance à ceux qui savent faire de la politique, *parce que c'est leur métier...* Tâchons d'effectuer une vaste fresque, à grands coups de brosse, - car le sujet détaillé mériterait un gros livre...-, des moments qui dans l'Histoire ont permis à une poignée d'opportunistes cyniques, professionnels de la politique ou le devenant, de travailler à l'éviction du Peuple et à son remplacement par des machines populicides. Ainsi commence la bourgeoisie libérale avec les « bras nus » - pour le dire dans les mots de Michelet- au moment

de la révolution Française, moment inaugural de cette longue logique populicide. Ensuite, en ennemis du Peuple si souvent présentés comme des amis, on retrouve : le socialisme marxiste, passionné par le *Proletariat*, idole nouvelle, mais peu soucieux du petit peuple, voire du grand Peuple ; le marxisme soviétique et les fascismes européens, dévots du *Parti*, grosse machine à broyer le Peuple ; la social-démocratie socialiste européenne, à genoux devant le *Marché* que sert à merveille la dernière mythologie à la mode, *l'Europe...* ; enfin la République Française, populicide en diable à l'aide d'un certain nombre d'intellectuels organiques, mais aussi et surtout de ses *Institutions*, vaste dispositif populicide... Le Proletariat, le Parti, le Marché, l'Europe, les Institutions, voilà les outils de l'abolition du Peuple, les instruments de sa scotomisation, les appareils populistes par excellence... (Michel Onfray)

Et si 2015 marquait le retour de la politique? (...) Sous l'effet conjugué de la disparition des idéologies et de l'effacement des clivages, la crise de l'euro et la débâcle budgétaire avaient fini par occuper tout l'espace, réduisant le débat public à des querelles d'apothicaires obnubilés par le niveau des prélèvements obligatoires ou par celui des déficits. Entendons-nous : dans un pays qui explose chaque mois des records de chômage, il ne s'agit pas là de questions secondaires, évidemment. Mais à force de ne plus envisager les phénomènes sociaux que par le prisme des chiffres et de la conjoncture, nous sommes tous passés à côté de quelque chose. (Matthieu Croissant)

Le but des groupes révolutionnaires est d'obtenir le maximum de publicité et de cliver la société en provoquant une réaction violente. Les stalinien appelaient ça « *aiguiser les contradictions* ». La plupart des musulmans européens n'ont aucun intérêt à soutenir une révolution djihadiste. Un moyen de les forcer à choisir leur camp, c'est d'inciter la majorité non musulmane des Européens à déclarer la guerre aux musulmans. Plus les musulmans se sentiront attaqués et acculés, plus ils seront susceptibles de soutenir les extrémistes. (...) Le sentiment de pouvoir et d'appartenance que peut procurer le fait de devenir un djihadiste exerce un véritable attrait pour des jeunes paumés issus de familles immigrées. À mon sens, le problème est politique au Proche-Orient et socio-économique en Europe. (...) Le radicalisme, comme mouvement révolutionnaire ou forme d'expression publique, naît généralement d'un sentiment d'impuissance et d'humiliation. Or beaucoup de jeunes issus de communautés immigrées déshéritées se sentent à la fois impuissants et humiliés. (...) Il est crucial que les immigrés, leurs enfants et petits-enfants soient traités en citoyens égaux, non seulement en théorie mais en pratique. (Ian Buruma)

Un écrivain est essentiellement un homme qui ne se résigne pas à la solitude. (François Mauriac)

Le sentiment de solidarité universelle qui a explosé dans les jours qui ont suivi la tuerie parisienne a connu son apogée le dimanche 11 janvier, avec le spectacle de tous ces grands noms de la politique internationale qui se donnaient la main, de Cameron à Lavrov en passant par Netanyahu et Abbas. On peut difficilement trouver meilleure image de l'hypocrisie et des faux-semblants. La vraie réaction à la « Charlie Hebdo » aurait été de publier en première page une caricature grand format qui se moquerait de cette grand-messe avec le plus de violence et de mauvais goût possible : Netanyahu et Abbas, Lavrov et Cameron en train de s'enlacer et de s'embrasser passionnément pendant qu'ils aiguisent leurs couteaux dans leur dos. (...) Nous ne vaincrons pas le terrorisme si nous ne nous affranchissons pas de la doxa libérale-démocrate. Seule une nouvelle gauche radicale pourra y parvenir. Souvenons-nous du vieil adage de Walter Benjamin qui voyait en chaque montée du fascisme l'expression de l'échec d'une révolution. Cela ne s'applique-t-il pas aussi à ce qu'on appelle désormais l'« islamo-fascisme » ? (...) Le seul moyen de vaincre l'intégrisme est de le priver du terreau sur lequel il se développe. (...) On peut appliquer à l'intégrisme d'aujourd'hui ce que Max Horkheimer disait dans les années 1930 à propos du fascisme et du capitalisme, à savoir, que ceux qui ne sont pas prêts à tenir un discours critique sur le capitalisme devraient se taire sur le fascisme. Ceux qui sont incapables de critiquer la démocratie libérale devraient également s'abstenir de critiquer l'intégrisme religieux. (Slavoj Žižek, philosophe)

Quand vous n'avez qu'un marteau comme outil, tout ressemble à un clou. (Harriet Hall)

Dès l'instant où l'islam devient politique, il devient hégémonique, ne souffrant aucune critique, puisque toute critique devient blasphème. Dès l'instant où la religion sort de la sphère privée pour régir la sphère publique, elle devient une idéologie totalitaire. Et même lorsque les partis islamistes arrivent au pouvoir par les urnes, Ils finissent toujours par nier le système démocratique qui leur a permis d'y accéder. Comme Erdogan aujourd'hui montre son vrai visage de despote, en emprisonnant tout opposant. (...) N'attendons plus que l'horreur arrive jusqu'à Paris pour réagir. Nous sommes tous concernés par les assassinats perpétrés au nom de l'islam à travers le monde et dont les musulmans sont les premières victimes. Chaque jour, à Bagdad, à Karachi, à Kaboul, à Alep, à Homs, à Kobané, à Tripoli, à Beyrouth, des hommes et des femmes meurent dans l'indifférence, assassinés par des terroristes financés par les fortunes du Golfe qui restent pourtant les meilleurs alliés de l'Occident. Comment cette folie est-elle possible ? Comment pouvons-nous continuer à considérer l'Arabie saoudite comme un pays « ami » ? (...) Sur le terrain, le combat est inégal : les militants de la liberté en terre d'islam manquent cruellement de soutien, là où les djihadistes et les prêcheurs fanatiques, ces ennemis de la culture et de la vie, croulent sous les pétrodollars et profitent de tous les réseaux d'une internationale islamiste. Les attentats djihadistes ne devraient pas être les seuls à faire la une des médias occidentaux. Les résistances citoyennes à l'hégémonie islamiste sont nombreuses : elles sont trop peu relayées. Il faut soutenir ceux qui osent défier les dictatures militaires et les régimes islamistes. Nous avons laissés seuls les millions d'Iraniens qui manifestaient dans la rue en 2009 pour la démocratie. Deux ans après, nous nous enthousiasmions pour le « printemps arabe » en ayant oublié cette « révolution verte » réprimée dans le sang par les milices d'Ahmadinejad. Puis ce fut le tour de la révolution syrienne, écrasée par Bachar al-Assad, avec l'aide de l'Iran et de la Russie. En ne soutenant pas les citoyens descendus dans la rue en Syrie tout au long du printemps 2011, nous avons laissé les extrémistes s'emparer d'une cause qui n'était pas la leur. (Hind Meddeb)

L'amour se mesure à ce qu'on est disposé à lui sacrifier.

Apple a réalisé un bénéfice (pas un chiffre d'affaires, no ; un bénéfice !) de 18 milliards de dollars (oui, oui : 18 milliards ; pas 18 millions !) en seulement 3 mois grâce à son I-Phone 6. Quand on connaît (et les reportages sur le sujet ne manquent pas, nous interdisant de sortir le fameux : « je ne savais pas ») les conditions de quasi-esclavagisme dans lesquelles ils sont produits en Chine, on peut être diablement fier de n'en avoir jamais eu.

L'humour est à la religion ce que le beurre est à la sodomie. (Christophe Lévêque)

En parlant du tabac, de l'alcool ou des drogues, il y a historiquement un débat entre prohibitionnisme, règlementation ou abolitionnisme. Robert N. Proctor estime qu'il faudrait aboutir, à la longue, à l'abolition, pas à la prohibition puisque le contraire de la prohibition c'est la liberté tandis que le contraire de l'abolition c'est l'esclavage. Il me semble qu'on pourrait étendre ces considérations au débat actuel sur la prostitution.

Les statistiques alarmistes ont beau se succéder, rien ne change. Les animaux sauvages d'Afrique sont décimés, victimes de braconniers agissant pour le compte « *d'une criminalité mondiale organisée* ». En fin 2014, des ONG s'alarmaient qu'en l'espace de trois ans 100.000 éléphants aient été tués pour leurs défenses. Aujourd'hui, l'Afrique du Sud révèle que 1.215 de ses rhinocéros ont été massacrés en 2014, soit plus de trois animaux par jour... Des chiffres qui sont, malheureusement, sous-estimés. La corne du pachyderme est riche en kératine prisee par la médecine traditionnelle asiatique. (piqué dans *l'Obs*)

Une sonate écrite par un ordinateur ne nous plairait peut-être pas, mais plairait à un autre ordinateur. (Alan Turing)

(À propos des Philippe Aghion et Jean Tirole ; mais, en remplaçant le mot « économie » par « psychologie », tout ce qui suit pourrait s'appliquer strictement à la triste et honteuse affaire de la tentative d'ouverture d'un Master comportementaliste à l'Université de Picardie). Ainsi les aura-t-on vus activement œuvrer au déraillement d'un projet de création au sein

institutionnel universitaire d'une nouvelle section « économie politique), distincte de l'installée « science économique ». L'affaire, vue de loin, semble avoir tout d'un obscur différend corporatiste, sans aucun intérêt pour le dehors. Il arrive cependant que des enjeux très généraux se trouvent repliés dans des querelles particulières. En l'occurrence, il y va de la possibilité d'une pensée économique désalignée de la théorie dominante. (...) Il y a beau temps que la sidérante absence de pluralisme des institutions de la science économique leur a donné un tour de dictature intellectuelle qui cadre mal avec les controverses naturelles de la science. La force institutionnelle de ce système est immense, qui réside dans ses propriétés d'intégration verticale : d'un bout à l'autre de la chaîne, de l'allocation des bourses doctorales jusqu'au prix Nobel, ne règne qu'une seule conception de la « valeur scientifique » : la conformité à la théorie des marchés, en laquelle tous se soutiennent, se reconnaissent et se renforcent mutuellement. En quelques décennies, le renouvellement démographique a converti une majorité de départ en monolithisme achevé : les doctorants d'hier sont devenus les professeurs d'aujourd'hui qui nomment leurs pairs de demain. Et puis, internationalement, « élisent » leur prix Nobel, dont les bulles redescendent en cascade tout au long de la pyramide. Toute pensée critique a déserté l'université économique. (...) Le cumul de la domination académique et du pouvoir d'influence s'accomplit dans les manœuvres de coulisses pour garantir le maintien de l'ordre. C'est en intervenant directement auprès du ministère de l'Éducation nationale, et de l'Élysée même, que Jean Tirole a obtenu la suspension de la création au CNU (Conseil national des Universités) d'une nouvelle section ouverte aux autres sciences sociales ; insupportable, quoi. (Jean-Pierre Dupuy et Frédéric Lordon)

Chaque jour, les multinationales et les milliardaires dépensent une énergie folle à alléger leur fiscalité. Le système a pris une telle ampleur que Brigitte Alepin, une fiscaliste québécoise qui a longtemps travaillé sur ces montages, a pris peur. Quel monde laisserons-nous à nos enfants si les plus riches ne contribuent pas à l'impôt ? Qui acceptera de payer s'ils ne le font pas ? Et si l'impôt ne rentre plus dans les caisses des États, quel est l'avenir de la démocratie ? (...) Thomas Piketty pronostique la mort de l'impôt sur les sociétés dans les dix ou vingt ans sans sursaut des politiques. (Sophie Fay)

Il y a trente ans, l'impôt sur les sociétés portait sur un tiers à la moitié des bénéficiaires, en ligne avec le taux global de prélèvements obligatoires. Aujourd'hui, des pays comme le Luxembourg ou l'Irlande sont à peine 10%, voire moins. L'Europe a mené le bal de la concurrence fiscale. Aujourd'hui encore, aux États-Unis, le taux de l'impôt sur les sociétés au niveau fédéral reste à 35%, auxquels il faut ajouter les impôts des États (entre 5 et 10%), soit un total de 40 à 45%. Même avec des failles, ce taux reste plus élevé que les taux européens. Pourtant l'Europe a un modèle social plus coûteux à financer. On se rattrape avec des taux d'imposition sur le travail et des cotisations sociales extrêmement lourds, qui expliquent une partie du sous-emploi européen. (Thomas Piketty)

La génération qui dirige actuellement le pays est issue d'une forte période de croissance et a fait ses études pendant cette période bénie où il suffisait de travailler pour avancer. Aujourd'hui, le travail et les études ne suffisent plus. (...) Face à ces problèmes, notre génération ne se sent pas comprise, et encore moins soutenue. Il est très nouveau dans l'histoire de l'humanité qu'une génération fière de sa réussite se détourne des problèmes de la génération suivante. (...) Nous voulons avancer, nous aussi. Des États généraux, pourquoi pas ? Mais si ça ne débouche pas sur un vrai dialogue, l'ascenseur social méritocratique républicain va finir par se transformer en un avion pour les États-Unis au sommet et par un baril de poudre en bas. (Alice Rufo)

Pour étendre l'espace démocratique, il serait plus intéressant de protéger WikiLeaks et de rendre accessibles à tous les techniques de l'alerte anonyme. On pourrait ainsi jeter un peu de lumière sur cette boîte noire que sont les secrets d'État. Car, en démocratie, ce devrait être les citoyens qui surveillent l'État et non l'État qui surveille les citoyens. (Geoffroy de Lagasnerie)

Non seulement les banques françaises ne sont pas lourdement taxées, mais leur taux d'imposition implicite (impôt rapporté au résultat avant impôt) moyen a nettement diminué en vingt ans : de 35% pour la période 1988-1994 à 26% pour la période 1995-2001, puis à 13% sur la période 2002-2009. La baisse est encore plus marquée pour les grandes banques commerciales qui, pour la période 2002-2009, affichent en moyenne un taux d'imposition de 8% (le taux de l'impôt sur les sociétés étant de 35%). (...) Bilan : en vingt ans, le taux d'imposition des banques françaises a été divisé par 2,7. Le secteur financier européen emploie au moins 1700 lobbyistes. Un chiffre à comparer à celui des fonctionnaires traitant de la régulation des marchés financiers au sein de la Commission européenne : ils sont 400, soit quatre lobbyistes pour un fonctionnaire ! (...) Le secteur bancaire européen dépense chaque année plus de 120 millions d'euros pour les activités de lobbying. Soit 30 fois plus que les ONG... (Dominique Plihon et Agnès Rousseau)

Notre société est progressivement devenue de moins en moins tolérante et de plus en plus punitive. La prison y apparaît sinon comme la seule réponse ou la plus fréquente, du moins comme la peine de référence du système pénal. Il y a aujourd'hui en France 67.000 personnes incarcérées. En 1955, il n'y en avait que 20.000. En prenant en compte l'augmentation de la population générale dans cette période, le taux d'emprisonnement a ainsi été multiplié par 2,5 en un peu plus d'un demi-siècle. Le phénomène s'est amplifié considérablement entre 2002 et 2012, avec 50% de personnes écrouées en plus. Il n'est toutefois pas lié à une évolution de la grande criminalité, qui, pour l'essentiel, a au contraire baissé, mais à une sévérité plus grande du législateur et des tribunaux. (...) De fait, au cours de la première décennie 2000, les condamnations ont augmenté de 255% pour le simple usage de stupéfiants, mais baissé de 29% pour les infractions à la législation sur les sociétés. (...) Le cas des infractions à la législation sur les stupéfiants, pour lesquelles le nombre d'interpellations a été multiplié par soixante depuis la loi de 1970, et qui représentent 12.000 incarcérations chaque année, est un exemple significatif. D'une part, la législation initialement prévue pour lutter contre une drogue dure, l'héroïne, et son trafic concerne désormais presque exclusivement le cannabis et son usage. D'autre part, tandis que les études épidémiologiques montrent que la consommation touche tous les milieux et même un peu plus les classes moyennes éduquées, la répression ne concerne pratiquement que les jeunes des quartiers populaires. (...) Inverser la tendance d'une société devenue depuis trois décennies de plus en plus inégale et de plus en plus punitive est une entreprise difficile qui suppose un courage politique dont on voit mal qui peut l'incarner dans les sociétés contemporaines. (...) La prison aura été au mieux une parenthèse traumatisante, au pire une étape décisive dans leur marginalisation sociale. (Didier Fassin, sociologue)

Seul un Américain sur deux a lu au moins un livre, tous supports confondus, en 2014.

C'est à partir de ce moment, disons trois ou quatre jours après la victoire de Syriza, que l'effet Lewis Carroll commença à opérer. Insensiblement, voilà qu'on passe de l'autre côté du miroir. On ne perdait pas de vue les chiffres, assurément, mais l'important n'était plus là. Il était sur les visages, dans l'atmosphère de joie, d'espérance réveillée. Tout redevenait charnel. À Athènes comme à Madrid, ce n'était plus des « gauchistes rêveurs » qui occupaient la scène. Apparaissaient aux yeux de tous et remplissaient les écrans une autre génération, un autre signe algébrique du temps et une autre priorité vitale : l'avenir plutôt que le passé, des hommes et des femmes debout plutôt que des peuples culpabilisés. La question cessait d'être sottement arithmétique. Et pour cause : le remède de cheval imposé aux Grecs par les « surdoués de la haute finance » avait quasiment tué le cheval mais fait bondir la dette un peu plus haut encore. On était donc dans une imbécillité tactique et stratégique. Les doctes « réalistes » étaient toujours doctes, mais plus du tout réalistes. Jean-Claude Guillebaud

Ma devise : une bonne sieste et hop ! au lit. (Michel Pennac)

Revendiquez toujours le droit de changer d'opinion ; c'est le premier que vous refuseront vos ennemis (Joan Fuster)

Quand un certain niveau de bassesse est atteint, il ne faut pas répondre ; mais quand on atteint un certain degré d'ignominie, là, il ne faut pas laisser passer (François Mitterrand -cité par Roger Hanin-)

Si on est le premier à passer la porte, il n'y a pas de panique.

Il est des chiffres qui donnent le vertige (...) Les révélations de nos confrères du « Monde » sur la fraude fiscale organisée à échelle industrielle par la filiale suisse de la banque HSBC dépassent ainsi l'entendement. En cinq petits mois seulement (...) ce sont donc pas moins de 180 milliards d'euros qui se sont évaporés sur des comptes numérotés, au nez et à la barbe des agents des impôts des pays concernés. Pour donner un ordre de grandeur, c'est un peu plus de la moitié de la somme que le nouveau patron de la Commission européenne (...) prévoit d'injecter dans nos économies pour relancer la croissance. (Mathieu Croissandeau)

Non, les chômeurs français ne sont pas des privilégiés. Une étude de l'Observatoire des Inégalités montre que les trois quarts (75% !!!) d'entre eux perçoivent moins du smic et la moitié ne touche pas 500 euros par mois. Pis, un tiers ne sont pas du tout indemnisés. De quoi faire tomber les idées reçues... (piqué dans *l'Obs*)

La philosophie au XXème siècle, plus particulièrement à partir des années 1950 et 1960, a été dominée par une sorte de négativité générale (...) Toute ma construction philosophique est centrée sur la réhabilitation de la catégorie de vérité, tenue pour obsolète durant ces mêmes années. (...) comme Deleuze me l'a dit lui-même, « *la vérité, au fond, ce n'est pas très intéressant* ». (...) « Bonheur » est le mot que j'ai choisi, hérité de l'Antiquité, pour désigner philosophiquement l'enveloppe de tous les affects liés à la vérité. Si l'on descend dans les figures singulières du vrai, on peut être plus précis. L'affect qui accompagne une vérité politique, par exemple, est l'enthousiasme -une idée de Kant que je reprends-. L'affect qui accompagne la participation à l'œuvre d'art, on peut le nommer le plaisir. Celui que donne une démonstration mathématique réussie, c'est la béatitude, disait Spinoza. L'affect qui accompagne l'amour, on peut l'appeler la joie. Il y a ainsi une sorte d'éventail de déterminations subjectives, qui toutes désignent une espèce de dilatation du sujet, d'arrachement au simple univers des circonstances. Le mot « bonheur » nomme l'ensemble de ces déterminations. (...) L'exemple canonique de ce prix à payer pour l'ascension réussie vers la connaissance vraie et la sorte de bonheur qui l'accompagne, c'est tout de même celui de Socrate, qui accepte la mort plutôt que le reniement. (Alain Badiou, auteur de *Métaphysique du bonheur réel*, aux éditions PUF)

Toutes les minutes, quelque part dans le monde, 28 mineurs de moins de 15 ans sont mariés de force, le plus souvent pour des raisons économiques.

Captivés par l'urgence, nous nous désintéressons de l'essentiel. (Edgard Morin)

Celui qui pense que l'on peut en finir avec l'injustice sans prendre des risques se fourvoie complètement. Se tromper fait partie du chemin. Je ressens donc beaucoup de respect et d'admiration pour celles et ceux qui, malgré ce risque, s'engagent et mouillent leur chemise ; celles et ceux qui en aucun cas ne se réfugient derrière le nihilisme paralysant, le conformisme complice ou le négativisme imprécateur envers ceux qui se battent pour changer les conditions de vie des plus défavorisés. (Raül Romeva, ex-eurodiputé catalan de gauche)

*Henderson Global Investors* indique dans une étude que le montant des dividendes touchés par les actionnaires au niveau mondial a battu un record en 2014. Il est ressorti à 1.167 milliards de dollars (1.167.000.000.000 \$ !!!), soit une progression de 10,5% par rapport à l'année précédente. C'est en France que la rémunération distribuée aux actionnaires connaît la plus forte hausse, avec 40,7 milliards de dollars distribués (+ 30,3 % !!!), ce qui fait du pays le plus important payeur de dividendes en Europe, devant l'Allemagne et le Royaume-Uni, révèle l'étude. Il ne faut pas pour autant penser que c'est la conséquence mécanique d'une hausse équivalente des profits. Au contraire, ceux-ci diminuent considérablement au fil des années. Comment expliquer alors ce paradoxe ? Pour parvenir à ces records de dividendes, les



entreprises jouent sur deux leviers : d'une part, la « rationalisation » de la production, c'est-à-dire, la fermeture de certains sites avec leur cortège de licenciements (parfois sans aucun plan social et donc sans payer la moindre indemnité, comme dans le cas de Samsonite d'Hénin-Baumont), accompagnée d'une augmentation notable des cadences imposées aux employés (au prix d'une hausse vertigineuse des suicides, dépressions, « burnouts », stress, etc.) ; d'autre part, en inversant le rapport investissement/dividendes, qui est passé en à-peu-près 20 ans de deux tiers/un tiers à son contraire (un tiers/deux tiers), mettant ainsi les entreprises en danger sur le long terme. Ce qui ne les empêche pas de continuer à recevoir les aides publiques censées favoriser l'emploi. On marche sur la tête...

Périodiquement, un petit événement se produit qui vient casser le train-train médiatique. Une voix différente surgit -à la radio, à la télévision ou dans la presse écrite- qui détonne. Voilà que nous redevenons très attentifs. Pourquoi ? Parce que cette voix est une « parole » au sens ontologique du terme. Elle est portée par une femme ou un homme insoucieux des conformismes ordinaires et allergiques aux « éléments de langage ». La vraie vie -débraillée, imprudente, transgressive- vient soudain casser le récitatif de ces *newsrooms* qui, du matin au soir, nous servent une info formatée, précuite, calibrée, fade à vomir. Ces paroles vraies nous aident à pressentir la fatalité qui, à terme, guette l'appareil médiatique. Je parle de ces messages convenus, débités sur un ton monocorde et qui ouvrent la voie aux « robots-journalistes » de demain. Ce qui suinte, en vérité, de ces *newsrooms* est aussi éloigné de la réalité vivante que des filets congelés le sont des poissons frétilants. Et tout laisse craindre le pire : ces récitantes et récitants des chaînes d'info en continu seront bientôt remplacés par des hologrammes en 3D, créatures virtuelles moins coûteuses et jamais fatiguées. Ces voix qui sonnent juste prennent donc valeur de signaux d'alarme pour ne pas dire de tocsin. (Jean-Claude Guillebaud)

Personne n'a vécu dans le passé ni dans le futur. Les temps ne sont pas le présent, le passé et le futur, mais le présent des choses passées, le présent des choses présentes et le présent de choses futures. Tout ce que nous avons c'est l'ici et le maintenant. (Aurelius Augustinus d'Hippone, dit Saint Augustin)

Mieux vaut avoir l'air conditionné que l'air stupide. (Jean-Loup Chiflet)